

Alexander Hausvater

ET SI

Prefaces de Emil Hurezeanu et Vasile Dâncu

Postface de Nora Iuga

Illustration par Dan Lăcătuș

Version française par Christian Reiser

Coordonateur de l'édition française: Beatrice Ungar

Contents

DÉCOUVRIR LE PAYS À LA RECHERCHE DE L'ENFANCE / 11

LES CHEMINS PERDUS DE L'ENFANCE D'APRÈS ALEXANDER HAUSVATER / 15

AVANT-PROPOS / 21

UNE PROMENADE / 25

QUELLE NUIT! / 27

MADAME B. / 29

L'ANGE DU KIBBOUTZ / 31

LA CRAVATE DU PIONNIER / 34

ICI RADIO KOL ISRAËL / 37

L'ETRANGER / 40

IONA / 43

PAPILLONS ET FRACTIONS / 46

LA SALIÈRE / 48

L'IMPORTANCE D'ÊTRE CONSTANT / 52

ET SI / 55

WOLFI / 61

HISTOIRE AVEC UN OFFICIER SS ET UN PAPILLON / 65

LA PUTAIN / 68

DALIA ET TAL / 71

NOUS JOUONS AU DOCTEUR / 74

MARITZA / 77

LA NUIT DU 20 AVRIL / 80

LE SOMNAMBULE / 84

SILVIU / 88

IMMIGRANTS À NAPLES / 90

LA TABLE DU SALON / 92

LE HÉROS / 96

L'AÉROPORT / 98

YVES MONTAND / 100

COULEUR CONTRE UN CARRÉ DE SEPT / 102

COBI ET BIANCA / 105

LA PREMIÈRE FOIS / 113

SUR LES AILES D'UN ANGE / 117

C'ÉTAIT À NITZANIM / 119

QUEL EST LE SCORE? / 123

RUSLAN ET LUDMILA / 125

MON JOURNAL / 128

UNE LETTRE / 132

L'ENNEMI / 135

UN DIMANCHE SYMPHONIQUE / 138

UN, DEUX, TROIS, QUATRE / 142

ENTRE JÉSUS ET MOÏSE / 144

SHAUL / 147

SANS TITRE / 150

LA MAMAN DE RICKY / 155

JE COMMENCE À VIEILLIR / 158

SAMI / 162

L'ACTEUR / 165

ORANGES À VENDRE / 168

UN FILM SUÉDOIS / 170

L'AMOUREUX DE MADAME REBREANU / 172

UNE PORTION DE RIGOLETTO / 175

COMMENT JE SUIS DEVENU RICHE / 178

CURTICI / 182

LE CHOCOLAT SUCHARD / 184

À L'HORIZON / 187

JE ME DEMANDE OÙ? / 189

UN PETIT BAISER / 191

LE CAFÉ NOGA / 196

LANGAGE CODÉ / 199

EUROPA LIBERA / 203

DUO / 205

LA VILLE DES FLEURS / 208

OÙ VONT CES MORTS? / 210

L'EQUIPE GALILÉE / 214

LE ROI ET SON CHEVALIER / 219

LE PROCÈS DE YUVAL / 221

LE CINÉMA ALHAMBRA / 225

CHER ONCLE / 227

BRUNO / 230

LA PRIÈRE / 233

IL ATTENDAIT LE DIMANCHE AVEC IMPATIENCE POUR REDEVENIR UN ENFANT / 236

ALEXANDER HAUSVATER / 241

UNE PROMENADE

Nous allions nous promener pour la dernière fois dans le Bucarest de mon enfance. Avec mère et père à mes côtés. Nous nous étions dit tous les trois: En route! Allons voir la ville encore une fois! Le lendemain nous devions monter dans le train pour Vienne, puis continuer vers Naples et Israël! Comment est-ce que je me sentais? Ni triste ni abattu, ni bouleversé, mais tout cela ensemble. Nous allâmes du café Nestor jusqu'à l'Athénée Palace, en passant devant l'Atheneum, puis à gauche jusqu'au Restaurant Cina et nous continuâmes ensuite le long du boulevard Patria, l'Hôtel Ambassador, Scala, le Théâtre de l'Armée et retour à Piața Romană. Nous nous racontions tous les événements, qui avaient pu se dérouler en ces lieux à différentes époques. Maman parla de la guerre et papa de l'abdication du roi. Et ainsi nous obliquâmes sur Calea Victoriei de Théâtre National, la salle studio et là-devant la salle de la comédie. Nous arrivâmes à la pâtisserie Capșa et sans hésiter nous y entrâmes. Maman but un café turc, Papa commandait un cognac et moi un chocolat chaud.

Le restaurant était hanté des fantômes du passé et bien que personne ne soit assis aux autres tables nous pouvions entendre le chuchotement des couples des années 30, 40 et 50. Papa doit avoir donné un pourboire généreux, car le garçon s'inclina jusqu'au sol. Nous allâmes jusqu'à la Maison de l'Armée, traversâmes la rue Dunărea, tournâmes à gauche, et à l'angle du boulevard Carol je montrais le cirque à mes parents. Là, j'avais passé de nombreux moments merveilleux. Nous parcourâmes mon boulevard Carol et nous nous arrêtâmes chez une vendeuse tzigane de fleurs. Papa offrit un bouquet à ma mère. C'était des violettes, les fleurs préférées de ma mère. Nous obliquâmes à droite pour prendre le chemin du retour, traversâmes la rue Călărași et nous atteignîmes le théâtre Barașeum. Mon père y avait de nombreux amis, mais il n'osa pas

entrer parce qu'ils étaient probablement tous en répétition. Du retour à sur le coin Mântuleasa nous passâmes devant la pharmacie au coin de notre rue, la rue Ionescu Gion.

Mes parents allaient à la maison pour faire les valises. Je restai dans la rue avec l'intention d'aller frapper de porte en porte pour faire des adieux à mes amis. Mais non, c'était hautement mélodramatique et je ne regardais jamais jusqu'à la fin de tels films larmoyants.

J'allais dans la rue Columbelor, là se trouvait notre terrain de football. À ce moment-là il était vide. Regarde, là-bas j'étais gardien de but à 6 ans, j'avais aussi déjà arrêté un penalty, là une année plus tard j'avais été arrière et partout j'avais été avant-centre, qui marque tous les buts et récolte tous les lauriers. Mes oreilles s'emplissaient des cris de l'enfant que j'avais été. J'ai poursuivi mon chemin mais les voix persistaient: «passe donc, ne sois pas égoïste, donne le ballon que diable, ouvre les yeux, regarde comme il shoote, comme il tire le corner! Nous sommes les champions!»

De retour à la maison au numéro 4 de la rue Ionescu Gion je sortis mon couteau de poche et je gravais mes initiales dans la porte principale et ensuite dans l'écorce de l'arbre immense se trouvant derrière le bâtiment. Si tous mes amis m'oubliaient, je resterai immortalisé sur l'écorce d'un arbre.

Quand je montai à notre appartement au 3^{ème} étage, j'eus l'impression que tous mes voisins se tenaient derrière leur porte et m'observaient à travers leur judas.

Je touchais une à une chacune de leurs portes afin qu'ils ressentent aussi que je les prenais un peu avec moi. J'atteignais l'appartement, ouvris la porte avec la clef que je portais avec une petite chaîne à mon cou. Je l'ouvris pour la dernière fois. Qu'est-ce que ce sera? Comment ce sera? Ça ne comptait plus. Une larme perla à mon cou, et sembla me parcourir l'échine. Je me sentis vide. Vide. Une seule question me préoccupait: pourquoi donc?

QUELLE NUIT!

C'était notre première nuit comme immigrants en Terre Sainte. Le vent sifflait lugubre, de façon effrayante. Où que tu regardais rien que du désert. Le sable volait dans l'air, en nuages compacts, qui descendaient sur nous, pour nous frapper, comme s'il s'agissait de petites pierres. Comme c'était étrange! L'endroit que l'on nous avait assigné, s'appelait IRGANIM, la ville des jardins mais je ne pouvais trouver pas une seule brindille ou aucun arbre, auquel on aurait pu s'accrocher. Rien. Seulement du sable et encore du sable. La maison était fait de fibrociment et à ce moment-là n'était pas encore tout-à-fait terminée. Elle avait des murs, un plancher et même un toit mais pas de raccordement à l'électricité et à l'eau courante.

Moi et mon père transportions les meubles hors du dépôt de l'association des immigrants, qui se trouvait vraiment loin; un lit, une table, quatre chaises, une armoire et des couvertures. Il pleuvait. Nos bouches étaient pleines de sable et nous pouvions à peine respirer. Dans l'embrasure de la porte se tenait ma mère qui éclairait le chemin avec une lampe au kérosène. Quelle image! Ma jolie maman vêtue d'une robe de soirée noire et d'une longue veste de fourrure, semblait s'être préparée pour un bal et pas pour la première nuit en Israël. Papa portait un costume anglais de bonne coupe impeccable, assorti d'une cravate noire, et moi le costume bleu que l'on m'avait fait pour le mariage de Bruno et de Hilda. C'était absurde. Mais c'était le seul moyen pour affronter le froid, le sable et l'obscurité. Dehors le vent soufflait, il semblait hurler: «Pourquoi êtes-vous tous venus dans le pays d'Abraham, de Jacob, d'Isaac et de Joseph?! Vous avez cru aller en Californie? Veillez à vous secouer car ici c'est une oeuvre de pionnier qui est à l'ordre de jour!»

Soudain le vent souleva la porte hors des gonds, si bien que nous devions aller nous réfugier dans notre petite chambre à coucher. Maman mit sa toque d'astrakan, Papa son borsalino et ils

commencèrent à prier. C'était la première fois que je les voyais prier. Nous nous asseyions tous sur une couverture avec quelques boîtes de conserve, des petits gâteaux et une bouteille de vin israélien. Le pique-nique se révéla une surprise encore plus grande quand mon père remplit un verre du liquide rouge pour moi aussi et dit L'Chaim. C'était comme un rituel, une cérémonie, dans laquelle le roi m'avait adoubé chevalier. Personne n'intervint lorsque je vidai ce verre de vin d'un trait.

Les premiers quatre, cinq jours dans le nouveau pays ne furent guère mémorables, car je les passai dans un état d'embrûmissement permanent... bien plus tard j'appris que cet état se nomme ivresse et que cela avait été à prévoir avec ce verre de vin. Le fait est que cela me plaisait d'être au centre de toutes les préoccupations de ma famille, des voisins et d'une foule de doctresses et d'infirmières israéliennes au sourire enviable. À proprement parler, j'allai déjà mieux après deux jours, mais je préférais jouer encore le malade pendant deux jours.

Maman me demanda tendrement, si j'avais appris quelque chose de ma rencontre avec le vin. Je savais que c'était une question typique de la pédagogie maternelle, donc: «Quoi?» Là je fis une pause: «Je ne dois pas devenir tout de suite adulte, je devrais profiter de ce que je ne le suis pas encore!»

Ma mère parlait avec fierté de ma réaction à tous les voisins. Personne ne la comprit car personne ne comprenait sa langue. Je fus malgré tout pendant quelques jours le petit héros du quartier. Ce que cela signifiait: je reçus tant de feuillets au fromage, que depuis pour la vie je les déteste. Alors, je vous en prie, je n'aime plus les feuillets au fromage!

MADAME B.

J'ai eu un rôle dans un important théâtre. J'étais le héros de la première classe parce que je jouais aux côtés d'acteurs connus dans le théâtre bien connu de Madame B. Il est juste de dire que mes répliques étaient plutôt monosyllabiques et que parfois je n'avais que des sons à émettre mais je devais rire à trois reprises et pleurer deux fois, mimer une crise d'hystérie, faire comme si je jouais du piano, et embrasser trois fois une vieille dame, ce qui était la partie la plus difficile.

Avec Madame B. on ne pouvait pas parler. Elle était massive, avait une moustache et même un peu de barbe. Son parfum m'étourdissait déjà longtemps avant qu'elle n'apparaisse. Tous étaient au garde-à-vous devant elle, tous tremblaient beaucoup ou même transpiraient. Je m'imaginais qu'elle était une sorcière, qui pouvait vous causer aussitôt des souffrances et du mal. Surtout parce que dans la pièce en question elle était vêtue de noir. Mais ce qui m'étonnait le plus c'était une chose incompréhensible: à la fin de la pièce elle mourait. Simplement comme ça. Elle mourait. Restait couchée inerte sur la scène. Personne ne s'avançait pour les applaudissements. Personne ne pouvait aller sur scène parce qu'elle était morte. Bon, jusque là je compris, mais ce que je ne comprenais pas c'est que, par magie, à la représentation suivante la femme réapparissait, comme si rien ne s'était passé. Comme si le vendredi elle ne pouvait plus se souvenir qu'elle était morte le mardi. Qu'est-ce qu'il en était avec cette mort... c'était totalement incompréhensible. C'est alors que je me résolvais à agir. Je décidai de démasquer la sorcière, de guetter le moment, où elle revenait à la vie. Après une représentation je me cachai donc dans le coulisses, les yeux rivés sur son corps, qui gisait inerte au milieu de la scène vide. Une minute... cinq... dix... une éternité. Je me préparais à m'en aller, ennuyé et affamé, quand elle remua. Les genoux tirés jusqu'à la poitrine, elle ressemblait à un nouveau né. Elle leva lentement la tête, regarda autour d'elle, comme si elle voyait tout pour la première fois. Elle essaya de se lever, mais retombait

toujours à nouveau avec une mine étonnée, comme si elle ne s'était jamais tenue debout sur ses propres jambes... puis se releva à nouveau, fit un pas, puis un deuxième, comme si elle apprenait à marcher. Elle émit des sons primitives, qui avec le temps devenaient presque des mots, des phrases, des mélodies. Ensuite Madame B. commença à danser... maintenant elle n'était plus cette apparence repoussante avec moustache et barbe mais une jolie jeune femme, qui attendait son fiancé. Peut-être celui-ci avait il une moustache et une barbe. Elle riait et disparut dans sa loge.

Je dus admettre, que j'avais commis une injustice envers Madame B., en la dépeignant comme une sorcière. Quelle erreur! Madame B. était une actrice accomplie et comme toutes les actrices, un peu folle. À cet instant et en ce lieu je me fis la promesse suivante: que jamais plus je ne mettrais les pieds dans un théâtre. C'était dangereux. Sa folie pouvait être contagieuse et sans qu'on s'y attende, on deviendrait aussi fou qu'elle, chanterait, danserait et rirait tout seul.

L'ANGE DU KIBBOUTZ

J'avais 11 ans. J'étais dans un moshav, un kibboutz en Israël. Un moshav est une communauté de travail agricole, dans laquelle ses membres pratiquent toutes sortes de travail d'après un principe de rotation. Et les enfants, et je faisais partie de ces enfants, allaient le matin à l'école et ensuite ils travaillaient eux aussi d'après ce principe de rotation. J'étais là parce que mes parents pensaient, qu'ils pouvaient ainsi m'inculquer, ce que signifie la discipline, afin que je devienne un enfant normal, comme tous les autres.

J'observais la vie quotidienne dans le kibboutz, les relations entre les membres du kibboutz, entre hommes et femmes, entre jeunes et vieux, entre l'homme et la nature. Et je m'étonnais toujours à nouveau comment les êtres humains que je côtoyais toute la journée, disparaissaient dans la nuit pour se transformer en veilleurs, parce que les arabes attaquaient le kibboutz presque chaque soir. Parfois j'allais à un enterrement et j'apprenais à vivre avec la mort comme avec un événement ordinaire et banal. De mon point de vue d'enfant, j'observais beaucoup d'expressions de la nature humaine et particulièrement des passions, de l'idéalisme, du sacrifice et de l'amour. L'amour pour son pays, l'amour pour l'Histoire, l'amour de l'un pour un autre. Les personnes conversaient entre elles à midi, tous se rassemblaient dans le grand réfectoire, le repas de midi était servi, c'était absolument fantastique. Les gens discutaient de politique, de philosophie, d'art et je m'étonnais qu'ils s'occupent du bétail, travaillent aux champs, construisent des usines, mais que derrière ce qui était apparent se trouvaient d'anciens professeurs d'université, d'anciens artistes et intellectuels, qui venaient de nombreux pays et qui apportaient avec eux les traditions de leurs pays d'origine.

Je pouvais à peine attendre le petit déjeuner pour aller m'asseoir à une autre table, car les enfants avaient le droit de s'asseoir aux diverses tables. Je commençais à sympathiser avec le

chef des étables, un allemand de l'Université de Leipzig, avec celui qui cultivait le paprika, mon légume préféré, qui était un hollandais, directeur d'hôpital de Rotterdam, je les incitais à me raconter des histoires. De fantastiques histoires.

Mais celui qui m'était le plus proche était un gardien. Il surveillait tout. Nous le nommions «l'homme qui surveille». Je ne sais pas quel âge il avait. Je pensais qu'il avait au moins 100 ans. Il portait une arme en permanence. Elle provenait apparemment des guerres napoléoniennes. Elle n'avait absolument aucune ressemblance avec les armes modernes de l'armée israélienne ou avec les armes du kibboutz. Et il veillait sur nous... comme un ange. Il parlait peu d'hébreu, mais toute autre langue. Et toutes les langues qu'il connaissait, il les employait dans la même phrase. Je me disais: Celui-ci est à moitié diable et il vient soit de la terre, soit... ouff... d'en haut, de quelque part au dessus de la terre. Je ne savais pas, où réellement il habitait. Aucune idée. Personne ne l'avait vu aux jours de fête... car chaque vendredi soir il y avait fête et tous dansaient, chantaient, racontaient des histoires. Il surgissait et disparaissait. Nous nous parlions avec de multiples signes, en beaucoup de langues... et je finis par comprendre que dans un autre temps, dans un autre monde, en Europe, il avait eu une femme et des enfants mais que Hitler les lui avait enlevés. Il vint en Israël pour veiller sur les femmes des autres, sur les enfants des autres...

Parfois en travaillant quelque part je me heurtais à un tracteur, à un rocher et là il surgissait, me faisait un pansement, me racontait quelque chose et disparaissait. Je n'ai jamais pu voir comment il arrivait et comment il disparaissait.

Je savais par ailleurs que... les uns disaient, qu'il était fou, d'autres qu'il était un spiritualiste, mais il venait d'un autre monde. Parfois dans le champ de paprika, quand j'avais terriblement faim et qu'on n'entendrait pas avant longtemps la cloche qui annonçait le repas de midi, il apparaissait avec un sandwich, avec une boisson, comme s'il savait ce dont nous avons besoin.

Le samedi, le jour du shabbat, où on ne travaille pas et où les gens jouent de la musique, il me disait à l'oreille: monte sur la scène et récite le poème. Je t'ai entendu, dans le champ, comment tu récitais le poème. Vas le réciter. Et ainsi de suite.

Pendant des jours entiers je le cherchais. Il avait disparu. Le kibboutz était situé près d'une ville nommé Ashkelon, à proximité de la mer. La plage était pleine de cactées et d'arbres

extraordinaires. Je croyais que cet homme devait sûrement vivre sur un arbre et se nourrir de l'écorce et des fruits des arbres.

Une nuit je décidai absolument de le trouver. C'était une claire nuit d'été avec la pleine lune et j'allai directement à son champ de paprika pour le chercher. Il n'était pas là, ni d'un côté ni de l'autre. Et sans m'en rendre compte, je m'éloignai et dépassai la zone du kibboutz. Incompréhensible. Il y avait des sections de grillage électrifié. J'étais passé au travers en le recherchant.

Je ne remarquai pas que j'avais quitté le kibboutz. Je ne remarquai absolument rien. Quand soudain je m'aperçus qu'une arme était pointée sur moi, par un arabe gigantesque qui transpirait et souriait le doigt sur la gâchette.

Je me dis, c'est la fin, cela avait été court mais bien. Je fermai les yeux. Je pensai à maman, papa, aux belles choses, lorsque j'entendis un coup de feu. J'ouvris les yeux, l'arabe tomba à genoux. Puis il se tourna et tira, mon ange aussi était à genoux. Deux coups de feu tirés de deux armes différentes, un même résultat. Les deux étaient morts. Je n'avais jamais encore auparavant vu un mort et je n'avais pas cru qu'un ange puisse mourir. Je ne sais pas comme cela en arrivait là, mais je sentis que je devais rester près de lui. Je pris sa main et m'agenouillai à côté de lui jusqu'à ce que les gens, qui avaient entendu les coups de feu, arrivent et nous emportent tous.

Je me souviens, qu'ils crurent que j'étais en état de choc, parce qu'ils ne pouvaient pas détacher ma petite menotte de sa grande main. Ils réussirent seulement quand ils le déposèrent dans la chambre mortuaire du kibboutz. Et là je les fixai des yeux et dis: «Connaissez-vous sa mélodie préférée? Celle qui parle d'amour et de lumière? Pouvez-vous la faire jouer?»

Les gens du kibboutz sourirent et mirent le disque de la mélodie qui retentit dans tous les haut-parleurs du kibboutz. Il était seulement quatre ou peut être cinq heures du matin. Tous se réveillèrent. Ils sortirent et chantaient tous à l'unisson. À cet instant je sus que l'ange n'était pas mort. Pas question! Allons donc, il continue de veiller sur nous de là-haut, il continue de faire attention à moi, à nous, aux bons et aux moins bons, car quand tu as une fois rencontré un ange, il ne t'abandonnera jamais.

LA CRAVATE DU PIONNIER

La pièce d'étoffe rouge et à l'aspect de métal précieux, faisait toute ma fierté. Personne n'avait le droit de la laver ou de la repasser, hormis ma mère, et encore sous un strict contrôle de ma part. C'était un tapis volant, qui me transportait d'un lieu à un autre. Grâce à la cravate du pionnier je pouvais aller partout: à rebours de l'histoire jusqu'au Moyen Age ou plus loin encore jusqu'à l'époque biblique. Le fait est que la nuit quand j'allais me coucher je glissais la cravate sous l'oreiller; si j'écoutais une pièce à la radio, il semblait me parler, comme s'il savait tout de moi. Donc j'écoutais «Le Cid», «Phèdre», «Cyrano de Bergerac», «Médée», tout ce qui était possible... et la cravate me chuchotait constamment, qu'un jour aussi je serai un héros dans ma propre pièce de théâtre. Un soir père et mère vinrent dans ma chambre et me murmurèrent qu'ils avaient obtenu l'autorisation de voyage pour Israël. En conséquence je devais me préparer à apprendre l'hébreu et toutes les choses possibles sur un pays de sable qui m'était étranger.

«Comment cela? Je ne dois plus avoir ma propre chambre? Et pas d'amis, de camarades, je dois oublier Valentin, Dan, Jerry, Judith? Ne plus savoir, si dimanche Dinamo a gagné ou perdu? Ne plus me disputer avec madame Ghebert, qui à chaque fois perd ses dents quand elle se met en colère à mon sujet. Pas question! Vous partez. Je reste.»

Maman me caressa le front. «Tu vas perdre aussi la cravate du pionnier, ils vont te le retirer, ça c'est passé ainsi avec tous les autres qui ont quitté le pays. Ils vont te l'enlever et ça ne sera pas facile pour toi.»

La salle était pleine. Nous, ceux avec l'autorisation de voyage pour Israël, nous étions debout en rang devant une longue table derrière laquelle étaient assises des personnes qui m'étaient inconnues. Des chefs, apparemment les dirigeants des pionniers. Dans la salle étaient assis tous les élèves des classes I à IV. Il régnait un lourd silence, semblable au brouillard d'un jour d'hiver.